## Chapitre III

# la côte africaine et la civilisation souahilie, berceau de la culture des échelles malgaches 

"The History of Islam in East Africa belongs more to the history of the Indian Ocean than to African history"

Spencer TRIMINGHAM

## 8. LA CONTRIbUTION DU MOYEN ORIENT ET DE L'inde A LA CIVILISATION SOUAHILIE

A partir du VIIIe siècle, les Islamisés vont prendre une place grandissante dans la vie commerciale de l'Ouest de l'Océan Indien. L'apport culturel et religieux du Golfe Persique, et dans une moindre mesure de 1'Ouest de $1^{\prime}$ Inde et de 1'Arabie Méridionale, vient fertiliser la côte orientale africaine. Cette combinaison engendre la civilisation souahilie de souche principalement bantoue, mais d'idéal islamique.

Cette civilisation souahilie de la côte africaine représente la racine essentielle des cultures qui s'épanouiront dans les échelles des côtes malgaches et sans doute, des Comores. Certes, Madagascar a eu, au Moyen Age, des rapports avec le Moyen-Orient, mais les Islamisés qui sont venus s'y établir et le commerce qui y aboutissait provenaient surtout de la côte africaine voisine. Rien ne montre que les échelles malgaches ont "court-circuité" ce flux du Moyen-Orient sans passer par 1'Afrique à un quelconque moment. Tout au contraire, Madagascar apparait comme un prolongement des cultures souahilies, touché souvent avec un certain décalage ou du moins avec beaucoup d'atténuation. Dans ce cul-de-sac, les innovations de la civilisation apparues sur la côte d'Afrique parviennent naturellement affaiblies : ainsi l'architecture domestique et religieuse y est parfaitement typique des styles du Suhail (1), mais plus simplifiée.

Cette filiation Afrique-Echelles malgaches explique pourquoi nous tenons tant, en prélude à 1'Histoire des établissements du Nord, à présenter la côte orientale d'Afrique, plutôt que les autres territoires islamiques de l'Océan Indien auxquels Madagascar est toutefois aussi rattaché. I1 s'agit, en effet, chaque fois que l'on évoque dans l'histoire ancienne les mythes des échelles successives (l'Inde, Chiraz ou à La Mecque) d'une päternité très lointaine idealisé; il y a rarement de filiation du premier degré.

Avec MOLLAT du JOURDIN (1969), nous ne pouvons nous arrêter longtemps sur un préjugé relatif à l'incapacité des Arabes de naviguer ; il y a toujours eu sur les côtes Sud de L'Arabie des comunautés maritimes dont les membres, depuis
(1) Mot qui désigne la côte orientale d'Afrique. Voir son emploi constant dans le premier routier d'Ibn Madjid in Chamovsky (1960). On écrit aussi sawahit.
l'époque du Pêriple, reliaient par embarcation leurs ports de la côte de la Mer Rouge à celle du Bénadir ; nous avons vu d'ailleurs que $l^{\prime} h y b r i d a t i o n ~ e n-~$ tre ces navigateurs et les habitants de la côte d'Azania êtait déjà entamée aux temps du Pêriple. Cependant, pour des raisons non encore éclaircies, les relations maritimes entre $1^{\prime}$ Asie du Sud-Ouest et la cote orientale d'Afrique deviennent importantes à partir du VIIIe siècle. La zone génératrice de ces ré lations semble alors être surtout le Golfe Persique.


Récemment, les fouilles faites par N. CHITTICK à Manda dans les îles Lamu (1967, p. 37-67), et par D. WHITEHOUSE a Siraf (1970, p. 141-158) ont montré que vers cette lointaine époque les rapports étroits existaient entre les deux sites ; Manda recevait de la poterie à couverte verte dite sassano-islamique, faite près de Siraf, du verre ayant sans doute la même origine et de la céramique chinoise qui transitait par le Golfe Persique ; cette constatation ne signifie pas forcément que l'Arabie du Sud étalt écartée du trafic ; elle jouait peut-être un rôle d'escale, comme on pourrait le croire d'après un passage du rêcit du marchand Suleyman (fin du IXe siècie et début du Xe siècle) qui rapporte que les navires de Siraf n'allaient pas plus loin que Djeddah. De toute façon, d'après ce même récit, on avait alors à Siraf une certaine connaissance de la côte orientale d'Afrique, ne serait-ce que par les esclaves que 1'on réexportait vers Bassorah. Le texte fait état de cultures de sorgho et de
canne à sucre au pays des Zandj. Il y aurait eu là, toujours selon SULEYMAN, des combattants au nez perforê avec une chaîne, des nègres qui ont une grande vēnération pour les Arabes et d'éloquents prêcheurs se vouant au culte d'Allah (Ferrand 1922).

FERRAND avait pressenti au travers des documents linguistiques le role important joué par les Persans en Afrique. Le mot Zanj qui désigne la côte kenyane et tanzanienne est persan ainsị que divers termes souahilis touchant la navigation comme nakhuda (patron de bateau). Selon SERJEANT (Symposium Nairobi 1967), des termes de navigation en usage en Arabie du Sud (sanjarah : convoi), ont également la même origine ; 1'archêologie et la linguistique viennent confirmer une observation faite depuis longtemps par les historiens de l'Islam, à savoir que le déclin de la puissance sassanide ne marqua pas la fin des navigations persanes ; le continuum de la stratigraphie à Siraf remonte au moins au Ve siêcle ap. J.-C. pour se poursuivre pendant huit siêcles.

Le rôle important du Golfe Persique, comme source d'impulsion de la culture souahilie, est à l'origine du mythe chirazien ; l'origine de certains colons établis au Bénadir et dont les descendants sont allés vers Kiloa et les Comores a toujours êté ressentie comme émanant de la Perse elle-même. (1)

Le chronique de Kiloa fait état d'une migration de Zaidites venant du Golfe Persique à la fin du VIIle siècle. CHITTICK a démontré que ces exilés avaient touché la côte de Somalie et que leur influence n'avait pas étê aussi grande que voulait faire croire la chronique ; la portée réelle des traditions doit naturellement être contrôlée par l'archéologie ; mais on mesure l'importance inconsidérée qu'on a pu attribuer à cette migration des Zaidites, quand on constate que A. GRANDIDIER croyait qu'elle avait pu parvenir jusqu'à Madagascar.

Dans cette éclosion de la civilisation souahilie, l'Inde du Nord-Ouest a joué un rôle postérieur à celui du Golfe Persique, mais bien tangible. Les Histoires de la Côte orientale et des Comores mentionnent 1'immigration des Wadebuli, qui seraient probablement des gens venus de 1'ancienne Daybul, aujourd'hui Bhambore, où des fouilles(non publiées)ont mis à jour des tessons de sgraffiato et du chloritoschiste bien similaires à ceux découverts à Kiloa et dans le Nord de Madagascar.
(1) La place manque ici pour retracer en détail l'histoire du golfe dont les cités commeręantes se développent de plus en plus près du détroit. Après Siraf abandonné vers le XIIe siècle, s'épanouit, Qais puis Ormuz.

## Shabwa

Timna


Marib
SABA,
avaient accueillis. Ils n'ont pas fait de colportage entre de gros villages comme ceux que 1'on rencontre en Afrique orientale. Le métissage des épouses locales a d'ailleurs été un facteur puissant de fixation (Trimınghan 1964, p. 54-55).

## 9. HISTOIRE DE LA COTE AU TRAVERS DES SOURCES TRADITIONNELLES ET ARCHEOLOGIQUES

La connaissance de l'Histoire de la côte orientale d'Afrique a été mise au point dès la fin de la première moitié du XXe siècle, à partir des références des géographes arabes et des histoires traditionnelles souahilies écrites sur la côte et complétées par les témoignages portugais. Depuis une vingtaine d'années, les fouilles archéologiques de J. KIRMAN d'abord, et de N. CHITTICK ensuite, sont venues renouveler complètement les donnees et apporter une foule de matériaux dont le dépouillement et l'exploitation se poursuit. N. CHITTICK a pu ainsi sur la base de ses découvertes réinterpréter la chronique de kiloa et, plus récemment, rectifier les allégations de la chronique de Paté. Notre aperçu est donc un résumé des résultats des travaux de N. CHITTICK et de J. KIRKMAN d'après leurs récentes publications.(1)
(1) Notarment les compte-rendus de Chittick dans les Rapports annuels des Antiquités du Tanganyika, puis dans la revue Azania, et son article fondamental "The Shirazi colonization of East africa" dans le Journal of African History (VI-3, année 1965), aussi dans Taloha 2 (Tananarive 1967). L'archéologie de la côte orientale africaine. Pour Kirkman, très nombreux articles, ses deux ouvrages sur Gedi, son étude dans Taloha 2 sur "les importations de céramiques sur la côte du Kenya", et naturellement le volume "Men and monuments on the East African Coast".


Disons d'abord qu'au Moyen-Age islamique les renseignements apportés par des écrivains arabes sur la côte orientale d'Afrique sont parfois très précieux. Les auteurs décrivent ou rapportent des ténoignages de voyages faits par eux-mêmes ou par d'autres. On est loin des vagues références concernant Madagascar sur lesquelles les interprétations peuvent différer. Outre Bozorg Ibn CHAHRIYAR et Ibn HAUQAL, on dispose pour le Xe siècle des textes de Masoudi, qui fut un témoin oculaire et visita Qanbalou (Pemba). La géographie d'Edrisi parue en 1154 est un document de compilation citant des lieux qui sont tous de sites archéologiques. Au XIIIe siècle nous utilisons surtout les textes d'Ibn Said, de Yaqout et, surtout d'Ibn Batouta qui visita la côte, essentiellement Mogadiscio et Kiloa vers 1331.

Sur la période archäque des premiers établissements islamiques, Maçoudi quifit, en 916 , le voyage entre Oman et Pemba, nous apprend que cette ile avait déja alors une population en partie islamisée qui parlait Zanj et une fanille royale également islamisée ; c'est, sans doute, un des premiers cas de remplacement de rois locaux par des Musulmans, évênement qui ira de pair avec $l^{\prime}$ islamisation de la côte et auquel TRIMINGHAN accorde ume importance capitale. Il est vraisemblable que 1a fondation de cet établissenent de Quanbalou remonte au milieu du VIIle siècle.

Maçoudi insiste sur l'importance des exportations d'ivoire et parle également de la recherche de l'ambre, des peaux de léopard, des écailles de tortues et même de l'or qui pouvait avoir été découvert déjà dans l'arriêre-pays de Sofala, mais ne faisait pas l'objet d'un commerce considérable comme ce sera le cas plus tard. Dans le livre des Merveilles de 1'Inde (Devic 1883-1886, 3-27) l'indication que les Zanj considèrent le fer conme un ornement au même titre que l'or et l'argent nous laisse supposer que cette matière faisait l'objet d'un commerce. Selon Ibn HAUQAL, les rapports maritimes existaient entre le pays des Zanj et Siraf, et ce port importait de l'Afrique des bois de charpente, probablement des palétuviers.

Bien qu'aucun établissement $n^{\prime}$ 'ait étê jusqu'ici découvert à Pemba remontant à une époque aussi ancienne, il existe sur la côte des vestiges de quelques établissements de cette période "souahilie archaíque" allant du VIIle au Xe siècle. A Unguja Ukuu, le vieux Zanzibar, à environ 30 km au Sud de l'ancienne capitale, on a signalé, en 1865, un dinar d'or de Djaffar al-Barmaki, Vizir de Haroun al Rachid, datê de 798 ap . J.-C. Cette pièce faisait partic d'un trêsor a un endroit où 1 'on trouve encore de grandes quantités de fragments de jarres recouvertes d'un épais vernis bleu vert et, dont la plupart avaient une décoration en relief sous le vernis. Ces fragments que l'on retrouve à Siraf au VIIIe ou au IXe siêcle, appartiennent à une céramique que 1'on a dénonmée "sassano islamique".

Le site de Manda sur une île au Nord de Lamu a, également, livrê des vestiges de cette période. Outre la poterie sassano-islamique, on y a trouvé du verre du Golfe Persique, un peu de céramique chinoise qui transitait par Siraf, des restes de travail de la forge, des perles de coquillages marins, des pesons de quenouilles. Les maisons de Manda avaient des soubassements de corail et la fabrication de briques était déja pratiquée pour monter la partie supérieure.

Parmi les autres échelles de cette période, CHITTICK cite Gezira au Sud de Mogadiscio et un site au Nord de Begamoyo qui aurait été spécialisê dans la fabrication du sel.

Le trafic Golfe Persique/Manda-Pemba devait alors comencer et avoir des pro longements vers le Sud, car on a découvert un peu de cette poterie sassanoislamique dans les premiers niveaux de Kiloa et un tesson dans le vieux site d'Irodo à Madagascar.

Kiloa devait être alors un qisérable établissement, non islamisé bien entendu. Par suite de l'accumalation de 4 à 5 m de débris entre cette période archai-
que et le XXe siècle, on a peine à imaginer que là où le premier établissement devait s'ériger, il n'existait qu'une basse étendue de sables dépassant seulement de peu le niveau des plus hautes marées.

Kiloa offre une stratigraphie ininterrompue depuis le VIlle siècle jusqu'à nos jours et, dans l'état actuel des recherches, nous devons avec CHITTICK, lui donner une place importante dans cette brève présentation de l'archéologie de la côte orientale d'Afrique. En particulier, la période qui suit la fondation de la ville et précède l'introduction des monnaies et l'arrívée de la dynastie chirazienne (deuxiême moitié du XIIe siècle) est seulement connue dans le contexte stratigraphié de Kiloa. Près de la moitié des dépôts archéologiques ( 2 m à $2,50 \mathrm{~m}$ ) concerne donc cette periode pré-chirazienne, ils sont dus en partie aux anciennes constructions en pisé. Jusqu'au début du XIVe siècle, ces maisons rectangulaires en pisé, avec parfois un soubassement en corail, comme à Manda, allaient demeurer le seul type de bâtiment.

La poterie locale était très abondante dans ces niveaux ; deux types morphologiques s'y rencontrent communément : des bois enduits de rouge et des marmites en forme de sac ; ces deux types se perpétueront au-delà des temps pré-chiraziens. Jusqu'au XIe siècle, les bols ont un motif décoré au graphite souvent en treillis ; les bols au rebord épaissi ont eu une large diffusion sur la côte kenyane et tanzanienne, et ils se sont diffusés jusqu'à la rêgion de Nosy-Be à Madagascar.

En plus de la poterie locale ou importée (islamique en faible quantité), on a trouvé à Kiloa des perles en achatine et en coquillage marin, des débris de produits de forge dont des râpes à coco mbuzi, des cuillers en coquillage, des tessons de verre islamique et un fragment d'ardoise portant des caracteres arabes, précieuse indication que des musulmans étaient déjà parvenus à Kiloa.

Le début de la seconde phase pré-chirazienne vers $1^{\prime}$ an 1000 est marqué par l'introduction de la céramique islamique sgraffiato ; à cela s'ajoutent des tessons de chloritoschiste, peut-être malgaches, et des disques de fuseau en poterie locale ; l'apparition du sgraffiato semble coïncider avec ces fameux hadebuli, peut-être des marchands de Daybul (Nord-Ouest de l'Inde) dont les traditions placent la venue avant celle des Chiraziens.

Le XIIe siècle est naturellement un moment de l'histoire où l'influence islamique se renforce; la plus ancienne inscription, celle de Kizimkazi Dimbani ( 500 Hegire, soit $1106-1107$ ), à Zanzibar, date de cette époque. EDRISI indique que vers le milieu du XIIe siècle Zanzibar était, en majeure partie, peuplée de Musulmans. Ce gêographe mentionne plusieurs villes de la côte où le paganisme était actif, mais ne fait aucune mention de Mogadiscio. Le développement de cette dernière ville semble être intervenu, à partir de la deuxième moitiê du XIle siècle. YAQQUT, vers 1228, décrit Mogadiscio coume la ville la plus importante de la côte. Toujours, selon YAQOUT, Merka était également musulmane, ainsi que Zanzibar qui avait un roi Zanj et Pemba qui aurait été dirigée alors par un Arabe de Kufa.

Dans cette expansion que va comaitre la civilisation souahilie au XIIe et au XIIIe siècle, un rôle très important paraît avoir été joué par Mogadiscio et la région du bénadir. Cette région aurait bénéficié de la venue des migrants de la région d'al-Ahsa (près de Bahrein), et, naturellement des Chiraziens (ce qui est peut-être la même chose). Ces Chiraziens qui deviennent sur la côte de Bênadir des Souahilis avec une faible ascendance étrangère émigrée au Sud. Leurs descendants ne sont pas des Persans ou des Arabes du Golfe Persique conme les généalogies voudraient complaisament le faire croire. Ils vont développer leur négoce vers le Sud jusqu'au pays de Sofala où ils installèrent la traite de l'or, et à Anjouan aux illes Comores.

L'installation des Chiraziens à l'île de Mafia et à Kiloa, survenue à la fin du XIIe siècle, est caractérisée par l'apparition dans ces deux sites de pièces en cuivre et en argent portant le nom de Ali ibn al-Hasan ; ce personnage est le fondateur de la nouvelle dynastie chirazienne dont CHITTICK a montré que le règne a commencé bien postêrieurement à la date que fournissait la chronique de kiloa et qu'utilisent encore à tort certains historiens.

Au début de cette pêriode chirazienne, l'usage de la pierre pour les constructions augmente considérablement, surtout sur la côte tanzanienne. Le corail et la pierre sont disposés en série d'assises bien horizontales superposées. Ce style est observable à Mahilaka, à Madagascar, qu'on date bien de cette période du XIIe - XIIIe siècle.

Les plus anciens tombeaux connus sur la côte orientale d'Afrique remontent à cette époque et n'ont été trouvés pour le moment qu'à kiloa.

Le XIILe siècle marque le début de la prospérité de nombreuses échelles commerçantes qui se maintinrent fort longtemps par la suite, de la Somalie jusqu'à Sofala ; les niveaux inférieurs de Gedi, Kilepwa et Ungwana au Kenya datent de cette époque. Mogadiscio, en pleine prospérité, possédait de belles mosquées avec des tours cylindriques comme minarets ; on y connait aussi deux inscriptions chiraziennes concernant des individus venus de la Perse. A Kiloa, la mosquée avait un toit plat de pierres agglomérées soutenu par des poteaux en bois. Mafia, sur l'̂̂le du même nom, connaissait une prospérité supérieure à celle de Kiloa.

Ce siècle "chirazien" est naturellement celui du développement du commerce extérieur ; la porcelaine chinoise "bleu et blanc" et "vert céladon", apparaît en quantité notable bien que le sgraffiato d'origine islamique continue d'etre plus abondant. Ces importations de Chine provenaient du flux commercial qui atteignait l'Inde et le Golfe Persique ; de là, les Islamisés réexportaient dans l'Ouest de l'Océan Indien. Il ne faut pas y voir une preuve de voyages chinois réguliers à la côte orientale d'Afrique, même si des navigations occasionnelles chinoises ont eu lieu, notamment au XIVe siècle (Duyvendak 1949, et discussion dans Grottane1li 1955, p. 63-70, ainsi que dans Filesi 1960).

De nombreux objets trouvés dans les fouilles attestent qu'alors le souci de parure se développe. Aux perles en coquillage s'ajoutent celles en pierre semi-précieuse et celles en verre "enroulê" venant probablement de Cambaye. Il y avait des miroirs en bronze, des aiguilles à kohl, des récipients en verre : flacon et ampoule à kohl. Les marmites en chloritoschiste sont nombreuses à Kiloa, sans doute importêes du Nord-Est de Madagascar.

Parmi les nouvelles formes de poteries locales, on note des lampes, des fours gai et des creusets.

Le tournant du XIIIe au XIVe siècle est caractérisé par une coupure dans les traditions archéologiques qui s'accompagne, au moins pour kiloa, de changements politiques. Une nouvelle dynastie royale s'y installe, celle des Mahdalí, connue aussi sous le nom de Abu'l-Mawahib. Elle provient du Sud-Ouest du Yemen, et, à partir de son installation, la position, sans.doute secondaire, de Kiloa, par rapport à Mogadiscio, va se renverser ; probablement parce que Kiloa peut désormais contrôler à son profit le comerce de $1^{\prime}$ or de Sofala au Mozambique. Le site de Sofala, détruit par l'érosion marine n'a pas, pour 1'instant livré de vestiges antérieurs au XVIe siècle (Dickinson 1969), mais, à partir du XIIIe siècle, des échelles importantes se développèrent sur cette côte du Mozambique, sans doute, à Ilha de Moçambique et à Sancul (où l'on connaît une inscription funéraire du début du XIVe siècle, ainsi qu'aux îles Kerimba, peut-être à Matemo (Vérin 1970, p. 184-189).

L'installation ${ }^{\text {de }}$ cette dynastie yéménite $n^{\prime}$ est d'ailleurs qu'un des témoignages de l'influence grandissante exercée par l'Arabie méridionale à cette
époque. La poterie jaune de Kaud am Saila devient commune dans les importations sur toute la côte orientale d'Afrique et dans le Nord-Ouest de Madagascar. KIRKMAN a même supposé que ce développement avait pu se faire au Kenya aux dépens des relations avec le Golfe Persique.

Le XIVe siécle voit sur toute la côte un usage étendu de la maçonnerie en pierre. Le palais de Husuni Kubwa, avec ses 80 pièces, date de cette époque, ainsi sans doute que la construction voisine de Husuni Ndogo qui est, peutêtre, une mosquée non terminée. Des villes en pierre s'élèvent un peu partout. La maçonnerie n'est plus faite d'assises successives horizontales, mais d'éléments appareillês sans régularitê, selon les possibilités des matêriaux de construction. Le corail taillé est employê pour les montants des portes, des mihrabs et pour la décoration. Les maisons en pierre apparaissent assez nombreuses. Chacune présente un plan qui ne varie guêre : il y a deux pièces longues et étroites, $l^{\prime}$ 'une derriēre $l^{\prime}$ autre, la premiëre donnant sur la cour, plus deux petites chambres à coucher à l'arriêre.

Au XIVe siècle apparaissent les premières tombes à panneaux. A Songo Mnara et au Nord de Dar-es-Salam, certaines tombes sont surmontées d'un pilier, une particularité que $1^{\prime}$ 'on a retrouvé aussi dans un cas à Kingany dans la baie de Boina, à Madagascar.

Le céladon chinois (bol à pétale de lotus sur la paroi externe) devient une importation, ainsi que les grandes jarres également chinoises en grès et à couverte brunâtre. On les trouvera encore au XVe siècle jusqu'à Madagascar (Kingany). Le bleu et blanc chinois est encore peu courant. La poterie locale : lampes, récipients, disques de fuseau, est très variée ; 1'importation des perles indiennes se poursuit, mais la variété tubulaire remplace de plus en plus la variétê enroulée. Elle coexiste à Kiloa avec des perles taillées dans le tridacne. Quatre des premiers sultans de la dynastie mahdalí firent frapper des pièces de cuivre et on en fabriquait aussi à Mogadiscio.

Après une éclipse dans sa prospérité à la fin du XIVe siècle, Kiloa connut à nouveau une période brillante et la premiêre moitié du'XVe siècle y fut marquée, coume d'ailleurs sur le reste de la côte, par une intense activité. Gedi au Kenya et Songo Mnara près de Kiloa qui furent abandonnés au XVe siècle nous donnent une impression très réaliste de ce qu'étaient ces villes du XVe siècle. Les demeures organiseées, selon un plan déjà décrit au XIVe siècle, avaient des toits plats reposant sur des poutres de palétuviers. Le poids de ces toits massifs et la forme des charpentes limitaient la largeur de la pièce qui n'excède guère $2,50 \mathrm{~m}$. Les maisons étaient souvent adossées les unes aux autres ou séparẻes par des allées très étroites; les portes s'ouvraient au Nord ou à l'Est et les principales entrées étaient agrémentêes des bordures aux éléments en dégradé de corail taillé ; les façades avaient parfois également des bosses décoratives et des niches. Les appartements devaient être sombres, mais possédaient des facilités pour la toilette (latrines et bassin pour les ablutions). Dans quelques cas, il $y$ avait des tentures decoratives aux murs et des bols sertis dans le toit. Cette ornementation de bols se trouve également dans les voûtes de la mosquée de Kiloa et dans les tympans des mihrabs (1).
(1) Une première liste des monuments a ëté donnée par Kirkman dans Strandes (1961, p. 102) et par Prins (1961). Pour plus exhaustif, voir Garlake (1966) ; sur la Somalie consulter Cerulti (1937) et Chittick (1969), sur le Mozambique note de Vérin (1970).

Chaque échelle avait sa mosquée du Vendredi. La salle principale de la mosquée soutenue par des piliers présente des variations selon les régions de la côte, mais l'ornementation est à peu près exclusivement rêservée au mihrab entouré d'un cadre en moulure.

Au XVe siècle, l'importation de porcelaine chinoise augmente très sensiblement, surtout le bleu et blanc et le céladon. Mais la poterie islamique persane, à décoration florale, apparaît en assez grande abondance, ce qui permet de supposer qu'il y eut une reprise des relations avec le Golfe Persique. Parmi les céramiques locales le fourneau à quatre cornes représente une nouvelle invention $q^{\prime}$ on $n^{\prime}$ a pas encore trouvée à Madagascar.

L'importation de perles indiennes, presque toutes tubulaires, surtout rouges dans le Nord et vertes dans le Sud, devient considérable.

## 10. TABLEAU DE LA CIVILISATION DE LA COTE AVANT LE XVIE SIECLE

Lorsque les Portugais arrivèrent, ils trouvèrent une série de villes commerçantes et non pas un êtat homogène. P'armi ces principautés figuraient Kiloa et ses satellites, (mais Sofala cherchait à se rendre indépendante), Mogadiscio et ses annexes de Merka et de Barawa, Mombasa et sa rivale Malindi qui avait, sans doute, Gedi dans sa sphère d'influence. Ces petites principautēs étaient indépendantes les unes des autres et, bien qu'elles entretenaient des rapports avec le Moyen Orient, elles maintenaient aussi leur indépendance vis-à-vis de ces territoires d'où provenaient quelques-uns des ancêtres de leur êlite.

Des descriptions que nous ont laissé les Portugais et des témoignages de 1'archéologie, nous avons une idée assez complète de ce qu'était cette civilisation souahilie de la cote orientale d'Afrique avant qu'elle ne subisse les atteintes des envahisseurs européens.

La société se composait de trois catégories d'habitants : le groupe dirigeant arabo-africain (les Maures noirs), les Africains employés comme agriculteurs et comme serviteurs, dont la plus grande partie était esclave, et quelques. Persans ou Arabes non encore assimilés. Les villes les plus importantes, comme Kiloa et Mombasa, devaient avoir 10 à 12000 habitants.

Chacune des citês ou des principautés était dirigêe par un souverain choisi dans une famille ou dans un groupe de familles ; il était secondé par des hats fonctionnaires : cadi, amir et vizir, choisis eux aussi dans certaines familles privilégiées ; bien que l'on possède des références sur des expéditions contre les populations zanj de $l^{\prime}$ intérieur, il semble qu'il y ait eu une certaine symbiose entre les Africains et les gens de la côte. Les principautés côtières étaient fondées sur le commerce maritime et n'ont jamais cherché à s'êtendre vers $1^{\prime}$ intérieur. Les fortifications, lorsqu'elles existaient, étaient peu importantes (à Ozi) ; il est vrai que les sites insulaires sur lesquels s'êtaient installées les êchelles êtaient déjà eux-mêmes des fortifications. Les habitants possédaient des arcs, des lances et des boucliers, mais ne connaissaient pas les armes à feu.

Sur la base des indications de la chronique de Kiloa, on a cru longtemps que les dissensions religieuses entre les Musulmans avaient joué un rôle important dans le peuplement de la côte. J'ai moi-même écrit en prêface au volume "Arabes et Islamisés à Madagascar et dans 1'Ocean Indien" : "Les sectes hérétiques devaient lorsqu'elles étaient vaincues, s'exiler, et les côtes afmoaine et malgaches jouèrent un rôle de refuge" (Vérin 1967). En fait, on
n'a guère de preuves de bouleversements religieux considérables, même si quelques Zaidites ou Carmathes sont allés se fondre dans l'Univers souahili.

Peut-être des Chiraziens étaient-i1s Chiites, mais tous les documents que l'on possède montrent que, dans l'ensemble, les musulmans de la côte d'Afrique étaient sunnites et souvent de rite chafeïde. Selon Ibn al Mujawir, Kiloa était, à son époque, Kharedjite après avoir été chafeïte, mais la ville était revenue à la pratique de ce rite lorsque Ibn Battouta la visita au début du XIVe siècle. Selon l'illustre voyageur, il y avait à Kiloa et à Mogadiscio des cherifs, s'affirmant descendants du prophète, une tradition qui n'a pas manqué de se maintenir un peu partout, jusqu'aux Comores et dans le Nord-Ouest de Madagascar où certains Antalaotsa se disent encore sarifo.

A la fin du XVe siècle, les plus grandes villes de la côte ont un aspect qu'évoque encore bien aujourd'hui des agglomérations comme Lamu au Kenya et Domoni à Anjouan : celui de l'agglutination de maisons sans plan d'ensemble avec des ruelles étroites et dont la mosquée du Vendredi parait être le centre communautaire ; quelques espaces plus dégagés sont occupés par des petits cimetières. Dans les plus grosses villes il y avait des maisons à étage (jusqu'à 3 à Kiloa). Dans les petits villages, la plupart des maisons étaient en pisé avec des toits defeuilles et les seuls édifices de pierre étaient une mosquée, quelques tombeaux et une ou deux maisons appartenant aux notables. Dans les villes le palais des grands était une maison un peu plus importante que les autres. Seul le grand palais de Husuni Kubwa à Kiloa fait exception par sa munificence.

L'architecture semble avoir été à son point culminant au XIVe siècle. L'utilisation de corail taillê pour les mihrabs de mosquée et les entrées principales des maisons est couramment pratiquée. Les motifs cordés, puis, plus tard, en arête de hareng, figurent sur les moulures ; on note aussi de belles niches ornementales, des bosses, des plaques et des fausses fenêtres. A partir du XIVe siècle, l'utilisation de céramiques chinoises et islamiques pour décorer les plafonds, les entrées et les mihrabs se répand.

Le commerce qui semble avoir été la raison d'être principale de ces villes est encore mal connu parce que beaucoup d'êléments périssables n'ont pas êté retrouvés dans les fouilles. D'après plusieurs références arabes et portugaises, on peut supposer que l'importation de tissus était considerable. Des droits étaient perçus par les souverains et ceux-ci profitaient naturellement dans le Sud de l'intense activité que nourrissait la recherche de l'or de Sofala. Avec CHITTICK, on peut distinguer plusieurs catégories de marchandises dans ce commerce :

- Celles recherchées par les Islamisés pour $1^{\prime}$ exportation à $1^{\prime}$ extérieur de $1^{\prime} A-$ frique : l'or, mais aussi l'ivoire très demandé en Inde et en Chine, l'ambre, l'encens et la myrrhe provenant de la Corne d'Afrique, les bois de charpente et les poteaux de palêtuviers destinés au Golfe Persique. Les esclaves africains furent assez nombreux dans le Golfe Persique, mais provenaient surtout de la Somalie. Enfin, le riz três demandé en Arabie et en Perse êtait importé des Comores et de Madagascar, puis réexporté depuis la côte orientale d'Afrique.
- Les biens importés pour le commerce avec le continent africain sont, surtout, les tissus, et, à partir du XIILe siècle, les perles. Quant aux marchandises destinées aux villes elles-mêmes provenant de i'extérieur, il y a naturellement aussi les tissus, mais surtout de luxe (soie), la céramique chinoise et islamique, le chloritoschiste de Madagascar ; cette dernière importation cesse après le XIVe siècle pour des raisons inconnues.
- Les marchandises produites par les villes pour les échanges avec la région voisine étaient des tissus de coton tissés sur place, des perles de coquilla-
ge marin et des cauris. Le fer fut au premier millénaire lmporte de l'exterieur, puis fut produit sur place lorsque les échelles devinrent importantes (Manda). Dans la plupart des villes l'activité des forgerons était telle qu'ils devaient produire pour les échanges avec l'arrière-pays.

Le genre de vie des villes de la côte semble avoir été assez confortable, au moins pour les classes les plus favorisées. Les Portugais font part de leur étonnement de voir les Maures richement habillés d'étoffes de luxe et portant des bijoux. Le sorgho et le riz paraissent avoir été la base de cette nourriture, complétés par le poisson, les fruits et les légumes ; ceux-ci étaient produits dans des jardins irrigués par des puits. Les moutons, les volailles et même les chameaux fournissaient une source apprêciée de protëine. On a retrouvé les ustensiles de cuisson, fourneaux à cornes, cavités aménagées dans le sol. Les poteries locales et importées révèlent suffisamment 1'importance qu'on donnait à la préparation et à la présentation de la nourriture.

Cette civilisation était naturellement maritime et une proportion notable des activitếs étaient orientées vers la construction des navires. Ceux-ci liês par des coutures (comme les mtepe) évoluent très vite vers le type boutre aux planches chevillêes. Les boutres pouvaient tenir la haute mer et possédaient une lourde voilure et un chateau arrière.

La culture souahilie dont est issue la civilisation des échelles avait, par certains côtés, un aspect colonial, puisque ses promoteurs venus de l'extérieur ont eu une position dominante qu'ils ont conservé pour leurs enfants. Cependant, ils se sont étroitement alliés à la masse africaine. Le mode de vie bourgeois a produit une subculture islamique, largement pourvue de commodités, mais qui n'a pas contribué comme les autres provinces de l'Islam au développement de 1'art et des sciences.

## 11. LES TEMPS DE LA DOMINATION PORTUGAISE

Sur cette bourgeoisie confortablement installée, l'arrivée des Portugais va apporter des traumatismes considérables qui marqueront un déclin profond de la civilisation des côtes d'Afrique. L'irruption portugaise dans ces régions résulte d'une manoeuvre de débordement de 1'Islam poursuivie progressivement depuis fort longtemps. Après $1^{\text {'infant }}$ Don Henrique, le roi Jean II "fut le véritable instigateur du projet de contourner l'Afrique pour gagner par voie de mer l'Inde" (Bourdon 1970, p. 37) (1). Les buts de cette entreprise étaient à la fois religieux (prendre l'Islam à revers en s'appuyant sur le mystërieux royaume du prêtre Jean) et économique (s'approprier le trafic des épices, monopole des Turcs et des Vénitiens). Si Jean III ne put voir son ouvre complètement réalisée, c'est seulement trois ans après sa mort que Vasco de Gama, le 2 mars 1498, atteignait l'今le de Mozambique, la place forte la plus méridionale des Islamisés dans l'océan Indien (2) ; un peu plus tard, grâce au pilote Ibn Majid, engagé à Malindi, Vasco de Gama atteignait Calicut.
(1) Por mares nunca de antes navigado (par des mers sur lesquelles personne n'avait jamais navigué) dit le poète Camoens, ce qui est oublier trop facilement sept siècles de navigations antérieures des Islamisés de l'océan Indien.
(2) Sur la civilisation des Islamisés du Mozambique, en 1498, on consultera avec intérêt Strandes (1961, p. 37).

Dès que la route de l'Inde fut reconnue, l'antagonisme religieux allait très vite se doubler d'une concurrence commerciale dont les fslamisés allaient être les victimes (1). Dês 1500, Pedro Alvares Cabral reçoit 1'ordre de saisir tous les navires, à I'exception de ceux des alliês de Malindi, de Cochin et Cananore (Strandes 1961, p. 38). Afin de contrôler le commerce des Islamisês ou plutôt de prendre leur place, les Portugais vont établir une puissante thalassocratie reposant pour un temps sur la supêriorité de leurs caravelles et de leur artillerie ; une séríe de raids sont entrepris sur les diverses villes de la côte d'Afrique pour les obliger à reconnaître la suzeraineté du roi du Portugal et à payer tribut ; la plupart des citadelles qui n'avaient jamais connu de danger venant de la mer seront soumises à l'exception de Mogadiscio qui défiera perpétuellement la suprématie portugaise. Très vite, les envahisseurs s'intêressent au commerce de l'or de Sofala et leur supériorité provoque peu d'enthousiasme à Kiloa où ils viennent régulièrement à partir de 1500. En 1503, Ruy Lourenço Ravasco exige un tribut de Zanzibar et soumet Barawa (2).

En 1505, Francisco de Almeida vient avec une escadre portant les instructions de "faire la guerre aux Musulmans et comercer avec les paiens"(Strandes 1961, p. 68). Après avoir pris Kiloa, il édifie un fort et réduit à sa mercí Mombasa (3). La même année, Pero de Anaya construit la forteresse de Sofala qui restera perpétuellement un bastion de la présence portugaise, mais le fort de Kiloa sera abandonné en 1512 .

Cette flotte transportait aussi le futur nouveau vice-roi de 1'Inde, A1fonso de Albuquerque qui, à la différence de Francisco de Almeida, allait faire évoluer les objectifs de l'impérialisme portugais d'alors. Il ne s'agira plus seulement de bâtir un empire terrestre et de contrôler le coumerce, mais on cherchera à se procurer les épices là où on les produit. Très rapidement, les Portugais vont mettre la main sur les principales places fortes du commerce des épices.

En 1506 et 1507, Tristan de Cunha et Alfonso de Albuquerque poursuivent les campagnes maritimes sur la côte d'Afrique et, dan's un répit font explorer Madagascar. En 1507, les Portugais s'installent pour quelques années à Socotora (4), croyant depuis cette île contrôler la Mer Rouge, mais, dans leur effort
(1) Dans ses Commentarias, Alfonso de Albuquerque reconnaissait deux cents ans d'antériorité aux Musulmans en Inde par rapport à ses compatriotes. Mais il croyait que les Hindous avaient été subjugués parce que leur religion leur interdisait la possession d'armes. Il pensait que les Musulmans de Cambaye avaient contribué au peuplement des échelles à Madagascar (COACM r, p. 47~48 note).
(2) Sur les Portugais à Zanzibar et Pemba, consuiter l'excellent" History of Zanzibar"de Gray (1962).
(3) A cette occasion les vaisseaux des attaquants bloquent le passage vers la terre ferme comme ils l'avaient fait à Kiloa et comme ils le feront l'année suivante à Nosy-Manja.
(4) Les vestiges de leurs constructions subsistent enoore à suk, Serjeant (1963, p. 157-159) pense qu'its ont réutilisé un vieux fort arabe de tradition hadrami. Ce style d'enceinte carré avec tours dans les coins se retrouve dans la forteresse San Gaetano de Sofala, édifice à la même période.
d'assurer 1'assujettissement de 1'Océan Indien, ils se tournent très rapidement vers d'autres villes ayant une importance plus stratégique : Ormuz capturẽe en 1508, Diu en 1509, Goa en 1510, Malacca en 1511, ouvrant ainsi la route de la Chine et des Moluques. L'extension des conquêtes se poursuivit encore pendant plus d'un demi siècle vers l'Indonésie, la Chine (cession de Macao en 1557), et même vers le Japon où fut commencée 1 'évangêlisation. Ces conquêtes pour aussi spectaculaires qu'elles aient été ne firent pas de $1^{\prime}$ Ocean Indien une mer complètement portugaise. D'abord, la région de la Mer Rouge et de la Corne d'Afrique demeura pratiquement indépendante. Barawa, prise en 1507, ne fut jamais occupée d'une façon permanente, Mogadiscio resta libre, Socotora ne fut d'aucune utilité et Aden ne put être prise en 1513.

La situation devint difficile forsque la concurrence des autres Européens vint se manifester : celle des Espagnols très tôt vers les Moluques, puis celle des Hollandais et des Anglais au début du XVIle siècle (1).

Sur la côte d'Afrique, du Kenya au Mozambique, les Portugais étaient trop peu nombreux pour procéder à une occupation territoriale de la côte, mais ils comptaient sur un réseau de places fortes et sur leur flotte de guerre pour dominer le commerce. En fait, celui-ci se poursuivit moins prospère qu'avant, mais la contrebande de l'or de Sofala fut toujours courante par Angoche, vers l'actuelle Antonio Enes. Le souci de dominer ce comerce de 1'or explique pourquoi les Portugais se maintinrent solidement au Mozambique, et même remontèrent dans l'intérieur jusqu'à l'actuelle Rhodésie.

Plus au Nord, la question des tributs exigés par les capitaines portugais rendait la sitution des chefs islamisés bien précaire, même dans la ville alliée de Malindi à Zanzibar, puis, plus tard, à Faza, aux iles Lamu qui profiteront du nouvel ordre ; le déclin du comerce devint un sujet puissant de mécontentement pour les Islamisês, puisque l'or et les épices ëtaient monopolisés par les chrétiens ; en fait, le commerce portugais avec les villes fut faible : surtout des étoffes et des perles indiennes contre de l'ivoire et des provisions (2). La position portugaise devint si difficile au Nord du cap Delagado qu'il fallut élever un puissant fort à Mombasa à la fin du XVIe siècle.

Pour dominer les zones où leur présence n'était pas permanente, les Portugais devaient à intervalles réguliers "faire de la présence" avec leurs flottes. Aussi, conçoit-on que leur occupation fut surtout efficace là où ils avaient une forteresse ou une garnison : à 1'île de Mozambique, à Sofala, dans certaines des $̂$ iles Kerimba et à Mombasa. Là où la domination portugaise n'était pas trop pesante, la vie se poursuivit dans chacune des petites bourgades conmerciales de la côte. A la venue des Lusitaniens la civilisation souahilie n'avait su
(1) Pour des indications plus complettes, on se reportera aux travaux exhaustifs de Godinho
(2) Boothby l'a jugé florissant en 1644, mais sur des rapports de seconde main. Il écrit : "Le commerce des Portugais est en effet très prospère sur la côte africaine depuis le $26^{\circ}$ de latitude Sud jusqu'au $3^{\circ}$ degré de latitude Nord ; ils en tirent de grandes quantités d'or, de défenses d'éléphant, de cire, d'ambre gris, diverses gonmes précieuses et des marchandises de toutes sortes qui leur coûtent fort peu de chose, car ils payent en couteaux, en sonnettes, en pantothoes, en étoffes de Barbarie, en calicots grossiers, en miroirs" (COACM III, p. 81).
s'unir pour faire face à l'envahisseur, car elle ne constituait pas une thalassocratie et, encore moins un état homogène. Mais maintenant, ce qui avait fait sa faiblesse devenait sa force ; chaque unité groupée autour de sa mosquée pouvait survivre si quelques 1iaisons avec $1^{\prime}$ extérieur étaient assurées ; nous savons par les découvertes d'objets qu'elles le furent, même avec les Comores et Madagascar.

Le plus grand danger pour les établissements islamiques à l'ère portugaise vint surtout des populations de 1'intérieur. Au Kenya et en Somalie, Les Galla et les Segeju anéantirent la plupart des villes, dont Gedi, ne laissant survivre que les sites insulaires où les établissements les mieux défendus. En 1587, les hordes zimba saccagèrent Kiloa où leur visite se retrouve dans les fouilles par des traces d'incendie et des reliefs de repas cannibales.

## 12. L'EPOQUE OMANAISE ET LA TRAITE

L'affaiblissement causé par les Portugais aux échelles de la côte orientale d'Afrique allait faciliter la mainmise graduelle de l'Oman sur la côte orientale d'Afrique.

Dans la premiēre moitié du XVIIe siècle, les Portugais déjà sérieusement malmenés par les Hollandais et par les Anglais subissent une série de revers dans le Gołfe Persique et leur dernier établissement, Mascate, est capturé, en 1650, par les Arabes de I'Oman (1). Très vite, les Omanais font cause commune avec les mécontents de la côte souahilie et, en 1698 , le Fort Jesus de Mombasa est pris. La chute du Fort marque en fait le transfert de la suzeraineté portugaise des territoires côtiers entre la Somalie et le cap Delgado au sultanat d'Oman.

Les Souahilis qui avaient attiré l'alliance omanaise pour faire contrepoids à la domination portugaise vont à leur tour chercher à poursuivre la tradition des principautés indépendantes des temps pré-européens. Au XVIIIe siècle le commerce des esclaves devient massif, surtout à partir de 1753 (Alpers 1967, p. 6 et suivantes). Ce commerce est un des signes du renouveau d'activité sur la côte ; il est vrai que 1'expulsion des Portugais des côtes kenyanes et tanzaniennes permit aux Souahilis de faire plus aisement du trafic avec l'Arabie $^{\prime}$ du Sud et avec le Nord-Ouest de l'Inde. Les constructions de pierre reprennent à cette époque. Les nouveaux palais sont érigès à Paté, à Kua (Mafia), à Kiloa un peu partout les mosquées en ruine portent des traces de réparation et des nouvelles tombes en pierre s'élèvent auprès des anciens édifices religieux et des cimetières de l'époque pré-portugaise. Ces tombes tardives présentent des particularités de style bien reconnaissables : bordures en gradins, toits pyramidaux (Sutton 1966 , p. 25). Le renouveau de la construction ne reprend toutefois pas les techniques de la décoration du XVe siècle. Les éléments en corail taillé sont remplacés par des ouvrages stuqués. Nous verrons que Madagascar a connu aussi ces remplacements, et que le travail du corail taillé s'y est poursuivi davantage. La situation politique de Madagascar a étê différente, puisque jamais les gens de ses échelles n'y furent considérés comme sujets du roi du Portugal.
(1) Sur les Portugais en Arabie du Sud et dans te Gotfe Persique, voir la très importante contribution de Serjeant (1963).

Le renouveau de prospérité des échelles de la côte fut un temps interrompu par les incursions malgaches au début du XIXe siècle, probablement, à partir de 1800. Les raids s'attaquèrent à la côte mozambicaine depuis Quelimane jusqu'aux Kerimba du Nord, mais même au-delà du cap Delgado, a Mikindani, à Kiloa et jusqu'à Mafia. De cette période date la construction de fortifications très importantes ; les Comores, beaucoup plus touchées, donnèrent l'exemple à Dzaoudzi, Domoni, Mutsamudu, Iconi, puis les vilies d'Afrique : Fort Saint Jean-Baptiste de Ibo (Vérin 1970, p. 894-897), le Makutani à Kiloa.



La periode omanaise vit donc un développement considérable du commerce des esclaves et une certaine prospérité de la côte aux dépens de l'intérieur. Celuici $s^{\dagger} a p p a u v r i t ~ e n ~ h o m m e s, ~ m a i s ~ r e c ̧ u t ~ d e ~ g r a n d e ~ q u a n t i t e ́ ~ d e ~ m a r c h a n d i s e s ~: ~ t i s s u s, ~$ métaux, cauris et armes à feu. La prospérité commerciale croissante de la côte poussa les Omanais à renforcer leur politique d'assujettissement. Kiloa et Zanzibar devinrent étroitement dominées ; les souverains Mazrui, rebelles de Mombasa, furent chassés et, en 1840 , Seyyid Said, sultan de Zanzibar et de Mascate, transfêra sa capitale à Zanzibar. Said sut par la suite se concilier la protection anglaise et accrôtre sa position. Lextension de la puissance zanzibarite se traduisit jusque vers le cap Delgado où le sultan de Zanzibar possédait des vassaux à Thungi et à Mbuezi (Amaro Monteiro 1968), ainsi qu'à Madagascar. Des rapports furent noués avec Ranavalona lère, puis les Zanzibarites tentèrent de crêer un protectorat sur Nosy-Be et Ambavatoby.

L'évocation de l'histoire de la côte africaine va nous permettre de mieux comprendre l'histoire des établissements malgaches qui suivent le même destin ou en dépendent.

